

(N^o. 10.)

JOURNAL

DES

DAMES ET DES MODES.

4 MARS 1799.

Lettre d'une jeune femme à son amie.

Si tu veux avoir, ma bonne amie, un tableau parfait de l'ennui, de l'impatience et de la maussaderie personnifiés, envoie-moi ton peintre, et qu'il fasse mon portrait. En vérité j'en mourrai, si le carême dure encore longtems. Il n'a commencé que d'hier, et je le trouve si long! c'est un terrible passage au moins! le silence qui succède au bruit du carnaval, me paroît ressembler à celui du tombeau. Quel bouleversement, grand Dieu! on se couche, et l'on dort la nuit. D'honneur, les veilles, le bal m'ont exténuée; ma poitrine et mon estomac sont dans un état affreux, et cependant je me trouve encore plus malade d'ennui que de fatigue. En vérité, je me meurs. Quel vuide insupportable! ce repos me fatigue horriblement, et ce silence me donne un mal de tête épouvantable. Oh! ce passage est trop brusque aussi. Je voudrois que la saison du carnaval ne fût pas la même partout. Je voudrois qu'il commençât dans un pays, au moment où il finit dans

✱

l'autre ; qu'en un mot, nous autres jolies femmes nous puissions, en voyageant à l'exemple des hirondelles, poursuivre le carnaval de climats en climats, comme elles poursuivent le printems.

Mais ce n'est point de cela que j'ai à t'entretenir. Mon mari s'est apperçu de mon ennui ; tu n'imaginerois jamais le moyen dont il semble s'être avisé pour me guérir. Il paroît décidé à rester assidûment auprès de moi, à ne me plus quitter. Tu conviendras que cela n'arrive qu'à moi. Tu peux me rendre un service essentiel ; et je l'attends de ton amitié, si tu veux me sauver la vie. Mon mari est le meilleur homme du monde ; tu as de l'esprit ; il a de la confiance en toi ; voilà sur quoi je fonde mon espérance. Je te supplie de le voir, de causer avec lui ; et sans avoir l'air d'être dans ma confiance, de lui parler de ce qui me touche. Tâche de le rendre raisonnable. Fais-lui entendre qu'après avoir passé les vingt-quatre heures sans voir son mari, le voir tout-à-coup une journée entière, peut avoir des suites fâcheuses ; que cela peut faire à la tête d'une jeune personne, le mal que le passage brusque du grand chaud au grand froid fait à la santé ; qu'un choc aussi rude et aussi imprévu est dangereux pour une santé aussi foible que la mienne ; qu'en un mot, s'il faut que nous nous voyons plusieurs heures par jour, il tâche au moins d'en amener l'habitude par une gradation presque insensible. On peut se voir un quart-d'heure aujourd'hui, quelques minutes de plus demain, et augmenter ainsi de jour en jour, afin de passer par degrés des courts momens aux

longues heures. Tu vois que je ne demande que des choses raisonnables, des procédés. Enfin, ma chère amie, je n'espère plus qu'en toi. Agis pour moi, et réussis. Encore un mot; fais qu'il cesse de me reprocher mon goût pour les plaisirs vifs et bruyans, quoiqu'il me les reproche avec toute la douceur possible; car, en vérité, c'est le meilleur mari du monde; et persuade-lui bien qu'il vaut encore mieux voir sa femme malade de fatigue, que mourante d'ennui.

LE BOUDEUR.

Non, je ne hais pas les hommes, mais leurs plaisirs me fatiguent; leurs propos m'endorment; leurs prétentions m'excèdent, leurs usages me révoltent; s'ils racontent, ils exagèrent; s'ils causent, ils médisent; s'ils ont raison, ils s'énorgueillissent; s'ils ont du chagrin, ils se désespèrent. Dans les affaires, de l'astuce; dans les dissipations, de l'excès; dans les malheurs, du découragement; dans les succès, de l'extravagance. Les jeunes gens sont étourdis; les hommes faits, pédans; les vieillards, humoristes. Les petites filles sont niaises; les grandes, coquettes; les vieilles, ridicules. Les femmes sensibles sont jalouses; les indifférentes sont prudes: les riches sont durs; les pauvres, rampans; les médiocres, ambitieux. Que faire au milieu de tous ces êtres qui me haïssent, parceque je les fuis, et me persécutent pour me faire taire?

POINT DE ROSES SANS ÉPINES.

Conte moral.

Pendant une de ces belles soirées où la fraîcheur bienfaisante du printemps nous invite à aller respirer un air pur et balsamique, je m'étois arrêté dans un jardin délicieux, où l'haleine du Zéphir caressoit, avec plus de volupté, les fleurs fraîches écloses. Là, sous un feuillage agréable, les oiseaux sembloient, par des sons plus doux, annoncer le repos de la Nature; là, le ruisseau murmurant, étendoit son onde fugitive sur la verdure avide de recevoir ce secours vivifiant; là, j'allois moi-même céder aux charmes du Sommeil, quand, tout-à-coup, s'offrit à mes regards un objet enchanteur; non, la Nymphé des bois n'a point une taille plus svelte, une démarche plus légère. Pressé par un mouvement que je ne pouvois définir, je l'aborde: elle oppose peu de résistance à ma témérité; seulement ses beaux yeux baissés, le vif incarnat de la pudeur vint colorer son front; je la fixe, je crus reconnoître la bergère Zulmis, la plus belle des hameaux voisins; j'ose l'interroger, ses réponses modestes et ingénues me confirment dans mon soupçon: sans défiance auprès de ce chef-d'œuvre de la Nature, je me livrois, sans réserve, aux mouvemens de mon cœur: depuis longtems, j'aimois Zulmis, mais jamais un seul de mes regards n'avoit osé me trahir. Intimement convaincu que c'étoit elle que le hasard offroit à ma vue, je crus que l'instant étoit arrivé, où je devois vaincre cette timidité, compagne du jeune âge et qui nuit tant

au plaisir. Je lui fis donc les aveux les plus tendres, je prononçai ces sermens, tant de fois parjures, mais si vifs, si sincères dans un cœur, que le luxe et l'immoralité des villes n'a pu encore corrompre; enfin je me précipitai à ses genoux.

Cette feinte bergère me fixant alors à son tour, me relève et me dit avec une douceur enchanteresse: Hylas, ta franchise m'est connue: mais je dois encore t'éprouver: l'Amour à ton âge n'est souvent qu'un séducteur, le connois-tu bien? Ce Dieu est caressant, il nous blesse par son sourire; mais, quelle imprudence dangereuse de s'y livrer avec trop de confiance!

En me parlant ainsi, elle me conduisit dans un parterre, où l'abeille diligente vient chaque matin picorer le suc des fleurs; une rose brillante frappe ma vue; elle s'élevoit avec majesté sur sa tige orgueilleuse; je m'approche avec ardeur pour la cueillir; ma main imprudente s'avance trop: j'arrache la fleur avec vivacité, mais bientôt pour prix de ma témérité, l'épine me pénètre, et je jette un cri douloureux! Quelle fut ma surprise, quand je vis ma perfide compagne se livrer à une joie insultante, et me dire avec un sourire malin: — Foible berger, jeune imprudent, tu veux t'exposer aux traits de l'Amour, et tu ne peux supporter, sans te plaindre, une piquêre légère? Cesse une plainte ridicule; tourne les yeux de ce côté; contemple cette jeune bergère dont les pleurs inondent le visage; elle épanche ses tourmens dans le sein de son amie; c'est la Beauté parée des ornemens des Grâces et de la Candeur; elle a cédé au

pouvoir de l'Amour. L'Hymen lui a présenté les liens les plus enchanteurs; en les serrant, elle en a cru cueillir les fleurs, l'infortunée n'en ressent que les épines. Le Plaisir seul te séduit; mais apprends que sous ses aîles enfantines, il a l'art de cacher l'épine dont la prudente Nature arma les fleurs. Oses te plaindre à présent pour une douleur calmée à l'instant même.

Ah! Zulmis, m'écriai-je, pouvez-vous me tenir ce langage? Eh quoi! cet empressement qui m'a porté à choisir cette rose brillante dont l'épine a si cruellement pénétré ma main, méritoit-il cette ironie amère dont vous m'avez accablé?....

Deviez-vous laisser éclater une joie aussi barbare, lorsque la vivacité de la douleur me fit pousser un cri? Ah! sexe perfide, dont la beauté nous séduit, notre foiblesse est ton triomphe, et tu te ris de notre crédulité!.....

A ces mots, la feinte Zulmis m'interrompt et me dit: Berger, je ne le cèle pas, ton courroux m'a causé quelque joie; il est tems que je te désabuse. — A l'instant, quittant la forme de Zulmis, et reprenant ses traits, elle ajoute: — Je ne suis point la bergère qui a captivé ton cœur; cet aimable enfant mérite le sort le plus heureux; je sais qu'elle n'est point insensible à tes feux, mais j'ai voulu connoître si tu étois digne d'elle: oui, je vous unirai; je suis l'Amour, je m'intéresse à votre sort; écoute mes leçons divines; apprends à souffrir un malheur; n'oublie jamais que pour trouver des charmes sous ma loi, on doit toujours savoir qu'il n'est point de roses sans épines.

P A R I S.

De tous les usages que l'*anglomanie* a introduits chez nous, un de plus agréables est sans contredit les *thés*.

A Londres, les thés sont servis simplement; de l'eau chaude, des tartines de beurre, voilà ce que vous engage à prendre, en philosophant, un anglois après le dîner. Mais à Paris, les thés sont des rendez-vous charmans, où la gaité, l'aisance, l'amour et les plaisirs se réunissent. Des tartines, des gâteaux, des sucreries, mille friandises, des biscuits, quelques couplets, des anecdotes, des femmes charmantes, la chronique de tous les bals, des concerts, des promenades de la veille, voilà ce que vous offre un *thé*. Le bon ton cependant exige encore que la *dinde aux truffes* soit de la partie.

C'est dans un *thé* que la parure se montre dans tout son éclat, l'amour dans toute sa franchise, la coquetterie dans toute sa finesse; c'est là que la mode brille, que le luxe, la beauté, l'amabilité et l'élégance se réunissent pour frapper les regards et commander l'admiration; c'est aux *thés* qu'on oublie les petits chagrins domestiques pour s'occuper des petites rivalités; c'est aux *thés* que règne ce calme après lequel nous courons envain, calme heureux qu'interrompt quelquefois les soupirs de quelques amans malheureux, les craintes de quelques amans jaloux.

C'est la citoyenne Molé, artiste de l'*Odéon*, qui a mis au théâtre la pièce intitulée: *Misanthropie*

et Répentir. La lettre suivante vient de lui être adressée :

„Citoyenne, je touche à ma dix-huitième année ; je n'en avois pas 15, lorsque mes parens me firent épouser un homme de 45 ans ; son esprit sans prétentions, son humeur sans inégalités et sa probité sans tache me rendirent sa société agréable ; je ne connoissois point l'amour, l'amitié me tenoit lieu d'un sentiment plus tendre ; et sans être parfaitement heureuse , j'étois parfaitement tranquille.

„Un jeune étranger, recommandé à mon mari, fut admis dans notre société ; ses soins prévenans mais respectueux, ses regards timides, mais expressifs, portèrent le trouble dans mon ame ; je résistai longtems à cet ascendant impérieux qui me subjugoit malgré moi ; mais que le cœur d'une femme est foible quand il lutte contre l'amour !

„Un jour, je dînois tête à tête avec mon époux ; ce jeune homme entra, la tristesse étoit peinte sur son visage ; je l'invitai à partager notre repas frugal, il accepta ; mais un moment après, mon mari fut mandé au D... et sortit ; c'étoit la première fois que nous nous trouvions seuls ; quel moment ! après un dîner silencieux et contraint, nous passâmes dans le salon. Il m'annonça, les larmes aux yeux, que ses parens le rappelloient ; la conversation s'engagea, il me déclara son amour, mon fatal secret m'échappa, et j'allois infailliblement succomber, lorsque mon mari parut et me dit d'un air satisfait :

„Ma bonne amie, en revenant j'ai vu beau-

„coup de monde assemblé à la porte de l'Odéon ;
 „j'ai demandé s'il étoit possible d'avoir une loge,
 „j'en ai une, partons vite, et allons voir *Misan-*
 „*tropie et Repentir.*„

„Le ciel l'inspiroit sans doute !

„Nous arrivons ; la toile se lève, et ce n'étoit pas sur les acteurs que mes regards étoient fixés ; mon cœur conpable étoit loin de s'en occuper ; cependant quelques mots me frappèrent , peu-à-peu mon attention se fixa, j'écoutai.

„Non, jamais je ne pourrai rendre l'impression terrible que cet ouvrage fit sur moi, à l'aveu des fautes de l'intéressante Eulalie ; la profondeur de l'abîme où j'allois me plonger s'offrit à mes regards effrayés, la terreur glaça mes sens, une sueur froide couvrit mon front, j'étouffois et je ne pouvois pleurer ; lorsqu'elle eût le courage de se présenter à son époux outragé, mon cœur se serra, je frémis pour elle ; mais à cette expression si touchante : „Que me veux-tu Eulalie?„ mes larmes coulèrent en abondance ; et quand le généreux Menau pardonna à son épouse repentante, je sentis que si mon crime eût été consommé, je serois morte dans la loge.

„Pour rompre une liaison si dangereuse, j'ai tout avoué à mon époux ; il me reste un devoir à remplir ; le bien que l'on fait, même sans le savoir, est une jouissance pour une ame sensible ; je vous dois mon innocence et l'estime de moi-même ; c'est le plus bel éloge de l'ouvrage dont vous avez enrichi notre théâtre.„

Suite du voyage autour des galeries du Palais-Égalité.

Une observation qui paroît singulière au premier coup-d'œil, mais qui cesse d'étonner, pour peu qu'on ait de connoissance du cœur humain, c'est l'attention minutieuse qu'on met dans ces maisons, à l'observance des formes (extérieurement) républicaines. On y lisait sur toutes les glaces: *ici on s'honore du titre de citoyen*, longtems avant que le bureau central, par un arrêté spécial, eut ordonné l'affiche de cette formule dans tous les endroits publics.

On y porte l'affectation jusqu'à priver du titre de *salles*, les vastes pièces où la *société* tient ses séances. Les officieux chargés du service intérieur, ne sont point comme autrefois des garçons de salle; on les nomme *citoyens de la chambre*.

Je crois devoir entrer dans ces détails, pour éviter un quiproquo dans lequel je suis tombé moi-même. En entendant appeler à tout propos le citoyen de la chambre, je crus que, *de la chambre*, étoit le nom propre du maître de la maison, de manière que, pendant trois jours, je ne parlai que de la maison de jeu du citoyen *de la chambre*. Si ces sortes d'établissemens offrent des inconvéniens, en compromettant les mœurs publiques et les fortunes particulières, il faut dire aussi qu'ils présentent certains avantages, qui ne sont pas à dédaigner. Jouez ou ne jouez pas, vous y jouissez de tous les agrémens de la *société*! Outre le feu et la lumière, on y trouve gratuitement de la bière et de l'eau sucrée, qu'on boit, tant que l'on veut, à

la santé des dupes. Maint rentiers savent apprécier cet agrément. Au reste, ce n'est qu'un diminutif de ce qui se pratique dans les *bouillottes* particulières, où la partie se termine toujours par un souper, auquel sont admis tous ceux qui se trouvent présens.

Mais c'est assez m'appesantir sur cet objet. N'épuisons pas la matière, et continuons mon voyage. Pendant le cours de mes observations, je n'avais point songé à mon chapeau. Sur le point de sortir, j'eus à son égard, une espèce d'inquiétude ; mais une réflexion l'eut bientôt dissipée. Dans une *maison* où l'on *donne* à boire à tout venant, pouvais-je penser qu'on iroit *prendre* un chapeau ; ce n'étoit pas vraisemblable. Aussi, à l'exhibition de mon numéro, me rendit-on fidèlement le dépôt qu'il représentoit. Malgré la confiance que devoit m'inspirer cette petite circonstance, je ne laissai pas de porter la main à ma poche pour m'assurer si je n'avais point perdu, sans jouer, quelques écus, non-rognés, qu'elle contenoit. Je les retrouvai tous dans la position où je les avais mis, et content de sortir ainsi, sans encombre, je poursuivis ma route. (*La suite au prochain N^o.*)

M O D E S P A R I S I E N N E S.

Les coiffures les plus ordinaires sont toujours les chapeaux-Minerve, qui varient à l'infini par les accessoires. Leur couleur dominante est chamois, avec des garnitures noires ou roses, également avec des gances noires. On voit aussi depuis quel-

ques jours des fonds de turbans et de chapeaux bleu-ciel.

Une coiffure adoptée par quelques jeunes personnes, est le fichu de gaze, orné de paillettes et bordé d'une frange en or. Ce fichu ceint la tête et tombe quarrément d'un côté sur l'épaule. Cette coiffure, d'une grande simplicité, est avantageuse dans les bals par le clinquant dont elle est surchargée.

Le blanc est toujours la couleur dominante. Les plus belles mousselines des Indes, unies ou brodées, obtiennent de nos riches élégantes la préférence sur toutes les autres étoffes.

L'*Espindor*, pour lequel quelques élégantes viennent de se prononcer, est une espèce de spincer d'une couleur foncée, sans revers et avec des manches très courtes; il est croisé sur le devant et bordé de lisières en or ou en argent.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 11.)

Turban en rûche.

Les premiers parurent il y a quinze jours; deux étoient en gaze ponceau sur un fond blanc, et le troisième en gaze noire. Depuis, ni la couleur ni la forme n'ont changé. Comme les autres turbans, ils admettent quelquefois une plume ou un esprit. Les plumes n'ont pas conservé leur direction inverse; on les replante naturellement, et l'on rend à leurs pointes la liberté des ondulations.

Fichu suisse vu par-derrrière.

C'est le fichu le plus en vogue, sans doute parcequ'il est peu dispendieux et qu'il se voit de loin.

COSTUME DES HOMMES.

Le chapeau rond est toujours d'un usage universel. Les bords de ce chapeau deviennent plus petits de jour en jour. Relevés par les côtés, abaissés par devant et par derrière, ils présentent la forme... ma foi, je ne vois pas trop à quoi cela ressemble : Eh ! parbleu ! il n'y a pas tant de mystère ; cela ressemble à un chapeau. Les cheveux sont constamment à la Titus. D'épais favoris couvrent la moitié de la joue, et descendent jusques sous le menton. Il faut toujours qu'ils soient noirs, les cheveux fussent-ils blonds ; il y a des moyens pour cela.

La grosse cravatte avec un petit nœud bien affilé c'est le meilleur genre. Le linge est plus fin qu'il n'a jamais été. N'en jugez point, cependant, par la partie que laisse appercevoir l'échancrure du gilet. Cette plissure en batiste, qui remplace le jabot, est une pièce de rapport, qui s'assujettit sous la cravate, et qu'on ôte en se déshabillant.

L'habit est toujours tel que nous l'avons indiqué ; ordinairement d'un brun foncé, à collet noir ou violet, croisé, avec des boutons de métal unis. Au reste, il n'y a guères, à cet égard de couleur dominante.

Les pantalons les plus élégans sont en casimir chamois. Souvent il règne sur les coutures, une petite gançe en or, à la manière des hussards. Ils sont toujours serrés, mais pas autant qu'autrefois.

La grande mode est de porter un énorme cachet aux chaines de montre. Ils sont de pure parade.

Au lieu de canne, on porte un petit crochet de bambou. A quoi sert-il ? C'est ce que je vous dirai, Mesdames, quand je le saurai.

TRAIT HISTORIQUE.

Le calife Mahadi aimoit passionnément la chasse. Egaré de sa route, il entra chez un paysan, et lui demanda à boire. Celui-ci lui apporta une cruche de vin, dont le calife but quelques coups. Mahadi lui demanda ensuite s'il le connoissoit. Non, répondit l'Arabe. Je suis, dit ce prince, *un des principaux seigneurs de la cour du calife*. Il but ensuite un autre coup, et demanda encore au paysan, s'il le connoissoit. Celui-ci lui répondit, qu'il venoit de lui dire qui il étoit. *Ce n'est pas cela*, reprit Mahadi, *je suis encore plus grand que je ne vous l'ai dit*. Là-dessus il but encore un coup, et répéta la première demande. L'Arabe impatient, lui répliqua qu'il venoit de s'expliquer lui-même à ce sujet. *Non*, dit le prince, *je ne vous ai pas tout appris: je suis le calife, devant qui tout le monde se prosterne*. A ces paroles, l'Arabe, au lieu de se prosterner, prit la cruche avec précipitation, pour la reporter où il l'avoit prise. Le calife étonné, lui en ayant demandé la cause: C'est, dit l'Arabe, parceque si vous buviez encore un coup, j'aurois peur que vous ne fussiez le prophète, et qu'enfin, à un dernier coup, vous ne prétendissiez me faire accroire que vous êtes le Dieu tout-puissant. ,,

A N E C D O T E S.

On tâchoit d'expliquer à un paysan Suisse, qui se croyoit le plus riche des hommes, ce que c'étoit qu'un Roi. Lorsque l'on pensoit qu'il avoit bien compris l'explication, il demanda d'un air fier, si un Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne. Ce trait peut servir à prouver qu'en toutes choses, nos connoissances sont pour nous la mesure des possibles.

Une fille, étant dans une assemblée avec sa cadette qui sortoit du couvent, quelqu'un conta une aventure galante: mais il la conta en termes si obscurs qu'une fille, sans expérience, n'y pouvoit rien comprendre. Plus le récit étoit obscur, plus cette cadette étoit attentive, et elle marquoit naïvement sa curiosité. L'aînée, voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria: Hé, fi! ma sœur, pouvez-vous entendre, sans rougir, ce que ces Messieurs disent? Hélas! répondit naïvement la cadette, je ne sais pas encore quand il faut rougir.

Les oracles, chez les anciens, étoient un moyen de plus de persuader le peuple, toujours attaché à ce qui lui paroît merveilleux. Périclès, Alexandre, César, et d'autres personnages illustres, savoient les faire parler ou les interpréter en leur faveur, lorsqu'il le falloit. Alexandre étoit allé à Delphes pour consulter le Dieu; et la prêtresse qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le temple. Alexandre, qui étoit brusque, la prit aussitôt par

le bras pour l'y mener de force; alors elle s'écria : *Ah! mon fils, on ne peut te résister.— Je n'en veux pas davantage*, dit Alexandre, *cet oracle me suffit.*

Jules César étant tombé de cheval en Afrique, où il étoit allé pour conquérir cette partie du monde, dit: „Voici un oracle favorable, que les dieux nous donnent; l'Afrique est sous moi, ce n'est pas une chute, c'est une prise de possession.„

Deux plaideurs, pour se procurer la faveur du juge, lui avoient fait présent, l'un d'un baril d'huile, et l'autre d'un cochon. Le juge prononça pour celui qui lui avoit donné l'animal. Le second étant venu lui faire ses plaintes, le juge lui dit, qu'il étoit entré dans sa maison un cochon qui avoit rompu le baril d'huile, et que cet accident lui avoit fait oublier sa cause.

Un marchand Arabe avoit un excellent chien, qui chassoit le jour et faisoit bonne garde la nuit: il ne quittoit jamais son maître, aussi en étoit-il fort aimé. Ce chien venant à mourir, il en fut inconsolable. Pour soulager un peu sa douleur, il lui fit une épitaphe, et lui dressa une tombe dans son jardin. Le soir, il convia ses amis à un festin, pendant lequel il s'étendit beaucoup sur les louanges de cet animal, et ainsi finit la cérémonie. Le lendemain quelques gens mal intentionnés allèrent rapporter au cadî, ou juge en chef du lieu, tout ce qui s'étoit passé le soir, et ajoutèrent à la vérité du fait, un détail de toutes les cérémonies funèbres des Musulmans, qu'ils disoient avoir été pratiquées à l'enterrement du chien. Le cadî, fort scandalisé de cette action, envoya ses huissiers se

saisir

saisir de l'accusé, et après bien des réprimandes, il lui demanda s'il étoit de ces infidèles qui adoroient les chiens, puisqu'il avoit fait plus d'honneur au sien, que l'on n'en avoit rendu à celui des sept Dormans, et à l'âne d'Ozaïr ou d'Esdras. Le maître du chien lui répondit, sans s'émouvoir: Seigneur, l'histoire de mon chien seroit trop longue à vous raconter; mais ce qu'on ne vous a peut-être pas dit, c'est qu'il a fait un testament, et entre autres choses dont il a disposé, il vous a fait un legs de deux cents aspres, que je vous apporte de sa part. Le cadi, entendant parler d'argent, se tourna vers les huissiers, et dit: „Voyez comme les gens de bien sont exposés à l'envie, et quels discours on faisoit de cet homme.„ Puis, s'adressant à l'accusé, il dit: *Puisque vous n'avez pas fait des prières pour le défunt, je suis d'avis que nous les commençons ensemble.* Cette expression, en langue turque, est équivoque; elle signifie également, *commencer des prières et ouvrir un sac d'argent.* Les juges, ajoute l'auteur Arabe qui rapporte cette historiette, étoient autrefois des épées nues, qui se faisoient craindre des méchans; mais ils sont devenus des fourreaux vuides, qui ne cherchent qu'à se remplir de l'argent des parties.

Henri Etienne parle d'un juge de son tems qui n'avoit qu'une formule en matière de procès criminel. Si le prisonnier étoit vieux: pendez, pendez, disoit-il, il en a fait bien d'autres. S'il étoit jeune: pendez, pendez, il en feroit bien d'autres.

Dans une audience où l'on faisoit beaucoup de bruit, le juge dit: Huissier, imposez silence,

il est étrange qu'on fasse tant de bruit; nous avons jugé je ne sais combien de causes sans les entendre.

Il n'y a pas jusqu'à l'esclave, au milieu des fers, qui ne sacrifie au point d'honneur. Un jeune captif Lacédémonien, ayant reçu ordre de son maître de lui rendre un service domestique regardé comme abject, ne répondit rien. Et comme son maître le pressoit, il se sauva sur les toits, en lui disant: Tu verras dans un moment à qui tu as affaire..... Il se tue en se précipitant.

On sera peut-être étonné de voir celui que l'ignominie environne, sensible à un prétendu point d'honneur. Un comite donnoit ses ordres à un galérien; et comme celui-ci n'obéissoit pas, il le menaça de coups de bâton. Apprenez, Monsieur, répond le galérien, que ce n'est pas à un homme comme moi, que l'on donne des coups de bâton. Comment coquin, lui dit le comite, tu le prends ici sur un ton bien singulier; en même tems, il va chercher un bâton pour le frapper; le galérien aussitôt se jette à la mer, et comme on les enchaîne deux-à-deux, il précipite avec lui son compagnon.

Le point d'honneur pour un Iroquois prisonnier, est de souffrir avec fermeté toutes sortes de tourmens de la part de ses ennemis. Un missionnaire rapporte qu'un jeune Iroquois, au milieu des supplices, dit, par forme de bravade à ses ennemis: „Vous n'avez point d'esprit: vous ne savez pas la manière de tourmenter; vous êtes des lâches; si je vous tenois dans mon pays, je

vous en ferois souffrir bien davantage.,, Mais pendant qu'il parloit de la sorte, une femme fit rougir au feu un petite broche de fer, et lui perça certaines parties sensibles du corps. La vive douleur lui arracha un cri aigu; mais prenant aussitôt un air riant, il dit à cette femme : „Tu as de l'esprit; tu l'entends; voilà comme il faut faire.,,

*Fin de l'Extrait du Roman intitulé: Emilie
et Alphonse.*

Alphonse, instruit comme nous l'avons vu, du caractère d'Eléonore, se détermine à lui ouvrir son cœur, qu'un autre objet occupe entièrement. Elle reçoit cet aveu avec tristesse, mais sans courroux, sans dépit, avec une douceur dont il fut attendri. Elle lui promet de le seconder pour rompre leur mariage. Dès-lors l'amitié la plus intime s'établit entr'eux, et il devint difficile de persuader à leurs parens que deux cœurs qui paroisoient si bien s'entendre, seroient malheureux d'être unis.

Cependant Camille, jalouse d'Eléonore, et craignant le mariage projeté, engage son amant à l'épouser en secret: leur union s'accomplit, et Alphonse ne craint pas d'aller en instruire sa malheureuse amie. Les deux pères le surprirent avec joie à ses genoux; mais Eléonore se hâta de leur dire qu'elle ne se marieroit jamais, et qu'elle venoit de le lui déclarer. Elle les laisse à leur étonnement, et se retire dans sa chambre avec la résolution de

se sacrifier au repos de son ami. Le lendemain , elle quitte secrettement la maison paternelle , et se réfugie dans un couvent , après avoir envoyé à Alphonse un écrin de diamans , où étoit aussi une boucle de ses cheveux et la lettre qu'on va lire.

„O mon cher Alphonse , recevez les premiers mots que ma main ose écrire , à vous qui deviez m'être si cher ! Engagez Camille à accepter les diamans que mon père m'avoit donnés pour m'embellir le jour que vous m'auriez conduite à l'autel. Lorsque vous l'en verrez parée , souvenez-vous qu'Eléonore avoit dû être à vous. Que de fois mon cœur a trésailli en répétant tout bas le serment que j'aurois dû prononcer ! Dès que notre union fut résolue , ma mère , mes gouvernantes , les femmes qui m'entouroient , ne cessèrent de vous louer ; de *m'exalter* mon bonheur. Je vous aimois avant de vous connoître ; jugez si depuis j'ai pu changer de sentimens. Excusez-moi , plaignez-moi , mais sans vous reprocher les vœux qui vont m'engager : le monde ne pouvoit plus me rendre heureuse..... Quand vous recevrez cette lettre , des voiles , des grilles nous sépareront pour toujours. Ah ! ne rendez pas inutile le sacrifice que je fais à votre tranquillité. Je vous le demande à genoux ; respectez votre bonheur ; c'est le bien , c'est le seul qui me reste sur la terre. Obéissez-moi une seule fois , et lorsque votre père apprendra ma retraite , témoignez un étonnement qui aveugle son ambition et vous rende la paix. Conservez , chérissez ma mémoire , et que tout le monde ignore pour qui j'ai voulu vivre ou mourir.,,

Eléonore, en partant, avoit laissé une autre lettre pour son père et sa mère : elle s'accusoit d'une injuste prévention à l'égard de celui qu'on lui destinoit pour époux ; elle imploroit leur pardon, et supplioit son père d'adopter Alphonse pour son fils, puisqu'il l'avoit jugé digne de sa fille ; elle priait celui-ci d'oublier le sentiment qui l'éloignoit de lui, et de ne se souvenir d'elle que pour consoler sa famille ; enfin elle n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit détourner d'Alphonse les soupçons de ses parens, et de ce qui devoit rendre utile le sacrifice qu'elle faisoit d'elle-même au bonheur de son unique ami.

Un dévouement si généreux élève l'ame d'Alphonse, au point de sacrifier aussi l'amour à l'amitié : il promet aux parens d'Eléonore de ne plus reparoitre qu'il n'ait remis leur fille dans leurs bras ; et sans écouter les plaintes, les prières, la fureur même de son épouse, il part et va de couvent en couvent, pour découvrir la retraite de son amie.

Quatre mois s'étant écoulés dans cette recherche infructueuse, il y renonce ; mais ce qui nous paroît inexcusable, c'est qu'au lieu de rejoindre Camille qu'il a laissée au désespoir, il se retire dans un vieux château, où il passe deux autres mois, oubliant de lui donner aucune de ses nouvelles. Là, il reçoit de son père l'ordre de se rendre à Compiègne, et il fait encore ce voyage sans dire le moindre adieu, sans marquer le moindre souvenir à la malheureuse Camille ; enfin, à son retour de Compiègne, il songe à revoir son

épouse ; mais il apprend qu'elle s'est dérobée de la maison paternelle , emportant dans son sein un fruit de leur union , et qu'elle s'est retirée dans un petit village des Pyrénées. Tout-à-coup son ancien amour se réveille , il court la rejoindre et la trouve dans une misérable petite cabane , occupée à travailler aux langes de l'enfant qu'elle doit bientôt mettre au jour. Le saisissement qu'elle éprouve à la vue soudaine de son époux , hâte le moment , et elle accouche d'une fille : mais elle jouit peu de son bonheur : quelque tems après elle expire. Alphonse d'autant plus désolé de sa perte , qu'il avoit lieu de se la reprocher , voulut se donner la mort : cependant il souffrit la vie pour sa fille Angelina.

Tel est l'homme en faveur duquel Emilie avoit éprouvé un sentiment qui ressembloit assez à l'amour : Ce sentiment n'est plus qu'une amitié bien tendre , uniquement occupée d'adoucir les chagrins de ce sombre espagnol. Que n'auroit-elle pas fait pour l'amour , puisque la pitié la rendoit si sensible ! Mais à mesure que la mélancolie d'Alphonse diminuoit , celle d'Emilie augmentoit , et enfin il a bien de la peine à consoler sa consolatrice. Cette situation de deux amis presque amans , plongés tous deux dans la tristesse , seroit monotone et languissante , si le talent de l'auteur ne savoit y répandre les charmes d'une sensibilité inépuisable. Il faut lire , dans l'ouvrage même , tous ces petits détails d'une délicatesse infinie , qu'il est impossible de soumettre à l'analyse. Nous nous hâtons de conduire nos lecteurs à la catastrophe fort tragique sans

doute, mais que la couleur sombre des situations qui l'ont précédée rend moins étonnante. Emilie avoit engagé Alphonse à écrire à son père pour se rapprocher de lui; la réponse qu'il en reçut étoit dure; il vouloit que son fils allât à ses pieds solliciter son pardon, et qu'il le laissât maître du sort de son enfant. Alphonse ne peut s'y résoudre; Emilie s'efforce de l'y déterminer; elle aura tous les soins d'une tendre mère pour Angelina, jusqu'au retour d'Alphonse. La scène se passoit dans la cabane de celui-ci; un orage les avoit obligés de s'y retirer; mais cet orage n'empêcha point M. de Candale et Mde d'Artigue de les aller trouver dans ces montagnes. Cette Mde d'Artigue, coquette corrigée, avoit plaidé la cause d'Emilie en s'accusant elle-même; elle avoit fait sentir à M. de Candale la nécessité d'aller rechercher sa femme; elle fit plus, ou plus mal, elle l'accompagna. Arrivés au château de Foix ils apprennent que Mde de Candale se promenoit dans les montagnes avec Alphonse. Le duc se rappelle l'inclination d'Emilie pour cet Espagnol: il pâlit de colère, d'orgueil et de jalousie; et sans perdre un instant, en dépit de l'orage, il court avec Mde d'Artigue chercher son épouse jusques chez son rival. Au moment qu'ils y entroient, Emilie tenoit dans ses bras la petite Angelina, qu'elle présentait à son père, en lui disant: Elle sera mon unique enfant. — Votre enfant! s'écria M. de Candale, et furieux il s'élança, saisit des pistolets qui étoient sur la cheminée, en présente un à l'Espagnol, lui crie de se défendre: ils tirent tous deux en même tems, et

tombent ensemble. M. de Candale expire presque à l'heure même, Alphonse mourut quelques jours après. Emilie se rend en Espagne, découvre la retraite de l'admirable Eléonore, s'enferme avec elle dans le même couvent, consacre tous ses soins à l'éducation d'Angelina, et met tout son bonheur à lui faire chérir un père qu'elle n'avoit point connu. Eléonore consentoit avec peine à parler d'Alphonse, elle tâchoit de l'oublier! „Et moi, dit Emilie, s'il me falloit perdre son souvenir, je ne voudrois pas de la vie.„ Mais Eléonore avoit consommé son sacrifice par des vœux éternels, et Emilie n'en avoit point fait.

L'auteur de cette histoire nous promet de donner celle d'Angelina, si le sort de cet enfant, destinée au malheur, même avant que de naître, peut intéresser les ames sensibles.

SUR LE MARIAGE.

Chez les Grecs et les Macédoniens, c'étoit l'usage, en mariant deux jeunes personnes, de leur faire goûter un pain partagé avec un glaive. Et Charles Frédéric, duc de Juliers, avoit pris pour symbole, en se mariant, un bouclier rempli de cœurs humains avec cette devise; *Hic murus aereus esto*, que ce soit ici un mur d'airain. Cela vouloit dire que, comme nous devons nous défendre tous contre les outrages du tems et de l'oubli qui ne tendent qu'à nous détruire, le mur

le plus fort que nous puissions opposer à ce ravage, est la concorde des familles et l'union des mariages, qui lient les cœurs ensemble pour se soutenir tous en commun.

P L A I S A N T E R I E S .

Qu'est-ce qu'un mélancolique ?

Un pauvre imbécille qui n'a pas l'esprit de savoir que la chair de perdrix vaut mieux que des lentilles mal assaisonnées, et qu'il est plus sain d'aller rire au spectacle, que de se repaître éternellement de ses imaginations creuses et noires dans son triste réduit.

Quelles sont les choses les plus rares ?

C'est un vieux grenier sans rats, un bouc sans barbe, une foire sans voleurs, un juif sans richesses, une jeune fille sans amour.

Quel est le moyen de se procurer de la joie ?

Si vous voulez être joyeux pour un seul jour, rasez-vous; pendant sept jours, allez à la noce; pour un mois, achetez un beau cheval; pendant six, acquérez une belle maison; pour un an, épousez une jolie femme; si vous voulez l'être toujours, soyez sobre.

En quoi le sage diffère-t-il du fou ?

Deux verres de vin en font la différence, et confondent la sagesse avec la sottise. Quelques auteurs ont une autre opinion sur cette question intéressante, et croient que cette différence consiste en ce que le sot exerce publiquement la sot-

tise, tandis que le sage ne l'exerce que dans le particulier. Ce qui est incontestable, c'est que celui qui se croit le plus sage de tous, est à très-bon droit le premier des sots. Remarquez, en effet, que toujours le premier pas à la folie est la préférence qu'on se donne sur les autres.

Quel est le meilleur nez ?

C'est le grand. Voyez le catalogue de tous les Empereurs romains. Le nez de Numa avoit un demi-pied ; ce qui lui fit donner le nom de *Pompilius*, comme qui diroit un nez au superlatif. Selon Plutarque, Lycurgue et Solon ont eu le même avantage, ainsi que tous les Rois de l'Italie, à l'exception de Tarquin le Superbe. Un grand nez est toujours une preuve de sagesse, et celui d'Homère, qui avoit sept pouces, en est un exemple. De-là ces deux proverbes : *Que les hommes prudens sentent de loin, et que les sots n'ont point de nez.*

LE JARDINIER ET SON MAITRE,

Fable traduite de l'espagnol.

Dans un jardin émaillé de fleurs étoit un grand vivier rempli de carpes, de tanches et autres poissons. Comme le jardinier ne s'occupoit qu'à arroser, l'eau bientôt alloit leur manquer. Le maître qui s'aperçut de sa mal-adresse, lui fit des reproches, en disant, que s'il étoit curieux de fleurs, il n'aimoit pas moins à se régaler de poisson. L'ignorant jardinier obéit si ponctuelle-

ment, qu'il n'arrosa plus les plantes, dans la crainte que le poisson ne manquât d'eau.

Au bout de quelque tems le maître revint au jardin, et voyant ses fleurs desséchées et flétries, il fut pris de colère: mal-adroit, s'écrie-t-il, n'arrose pas trop pour me laisser sans poisson; mais arrose assez pour que je puisse avoir des fleurs.

La maxime est rebattue; mais il faut la répéter encore. Voulez-vous agir sagement, unissez toujours l'utile à l'agréable.

P O È S I E.

Couplets chantés par M. V. B., à son mari, le jour de sa fête, en lui présentant une boîte ornée de son portrait.

Air: Comment goûter quelque repos.

Tu vois, ami, dans ce portrait
Ton Eglé qui se multiplie:
Ma tendresse à l'art s'associe,
Pour t'offrir un nouvel attrait.
Si tes yeux de quelque imposture
Peuvent accuser le pinceau,
Au moins, dans le choix du tableau
Tu reconnoîtras la nature.

Combien mon cœur trouve d'appas
Dans ce songe heureux qui l'abuse!
Grace à cette innocente ruse,
Partout, je vais suivre tes pas,
Contemple parfois ce doux gage;
Ne le fixe point trop longtems;
Car, je deviendrois, je le sens,
Jalouse de ma propre image.

Nouveaux bijoux , riches présens ,
Eussent flatté bien moins ton ame :
Tout bonnement , ta bonne femme
T'offre ses traits , ses sentimens.
A ce don , l'épouse qui t'aime
N'eût point borné sa tendre ardeur ,
Si deux fois , au gré de son cœur ,
L'on pouvoit se donner soi-même.

S T A N C E S .

Non , je n'ai plus le cœur content ,
Adieu les douceurs de la vie.
Peut-on en goûter dès l'instant
Qu'on a perdu sa bonne amie ?

Que j'étois heureux , chaque jour ,
Près d'une amante aussi jolie !....
Mais dois-je donc parler d'amour
Quand j'ai perdu ma bonne amie ?

Esprit , vertus , grâces , douceur ,
De tous les dons elle est remplie....
Loin de moi , souvenir flatteur !
Ah ! j'ai perdu ma bonne amie.

Les accens de sa douce voix
Pénétoient mon ame ravie !
Je n'entendrai plus dans nos bois
L'organe de ma bonne amie.

Quand viendra la belle saison
Où l'on cherche l'herbe fleurie ,
Moi , je garderai la maison ,
Pour songer à ma bonne amie.

Adieu bals et cercles charmans,
C'en est fait, le monde m'ennuie :
Je n'aimois ces amusemens
Qu'à cause de ma bonne amie.

Ah ! que mes regrets sont cuisans !
Par moi comme elle étoit chérie !
Hélas ! dans mes bras caressans
Je n'aurai plus ma bonne amie.

Quand dans les fêtes et les jeux
Chacun se livre à la folie ,
Moi, dans les plus sauvages lieux,
Je vais pleurer ma bonne amie.

Envain j'admire les appas
De Thémire ou de Coralie :
Tous leurs attraits n'approchent pas
Des charmes de ma bonne amie.

Vous, mes jeunes concitoyens,
Ah ! si jamais l'amour vous lie !
Croyez-moi, les plus grands chagrins
Sont de perdre sa bonne amie.

J A D I S E T M A I N T E N A N T .

Chanson morale.

Jadis, ainsi que maintenant,
A son siècle on faisoit la guerre :
On trouvoit que l'âge présent
Au passé ne ressembloit guère.
Nous, soyons plus francs, mes amis,
Et rendons justice à notre âge :
Jadis avoit bien quelque prix :
Maintenant vaut bien davantage.

Jadis on travailloit trente ans
 A fixer l'aveugle déesse ;
 Maintenant en bien moins de tems
 On improvise la richesse.
 Entre jadis et maintenant
 Tout se compense , tout s'arrange :
 On gagne plus vite l'argent ;
 Mais plus vite encore on le mange.

Jadis par de malins discours
 On mettoit le prochain en pièces :
 Maintenant force calembours
 Sont l'ame de certaines pièces.
 Si jadis , pour tuer le tems ,
 De petits jeux on fit ressource ;
 Maintenant , grace à nos brelans ,
 On tue et le tems et la bourse.

Jadis deux amans à la fois ,
 Suffisoient aux femmes discrettes ;
 Maintenant deux maris ou trois ,
 Ne font pas peur à nos coquettes.
 Jadis mantelets et fichu
 Défendoient la vertu des femmes ;
 Maintenant la seule vertu
 Défend les attraits de nos dames.

L A M É P R I S E .

Autant l'Amour sait par ruse et souplesse
 Ravir un cœur , autant d'un Dieu si beau
 La sœur naïve enchante par simplesse ,
 C'est l'Amitié. Tous deux ont un flambeau.
 Par belle nuit , que tous deux n'y songèrent ,
 Les jeux malins ces flambeaux échangèrent.
 Amour s'éveille , il croit prendre le sien ,

En touche Elvire, et m'en fait une amie ;
Quand l'Amitié, par celui du vaurien,
M'en fait amant, et pour toute la vie.

Pour le portrait d'Annette.

Tendre mère, épouse fidelle,
Pour les vertus et les talens,
Annette sert à ses enfans
De maître et de modèle.

L A F U S É E.

F a b l e.

Vers la voûte étoilée, où son orgueil aspire,
Une fusée en longs rayons de feux
Traçoit un soir sa course dans les cieux,
Monte, brille ; elle éclate, on la suit, on l'admire
Soudain elle ôse s'arrêter ;
Mais l'imprudente en cessant de monter
Retombe . . . Ah voilà bien l'image de la vie !
Ainsi l'on voit s'éteindre sans retour.
En cessant de s'accroître, et talens et génie,
Même la gloire et plus souvent l'amour.

Impromptu à *Madame C.... qui m'avoit lu ses*
épîtres amoureuses.

Les Grâces montent votre lyre,
C... vos vers sont pleins d'esprit.
Heureux le mortel qui les lit ;
Mais plus heureux celui qui les inspire.

É N I G M E.

Je suis, sans avoir vu le jour :
Si je le vois, je cesse d'être.
Malheur à qui me donne un maître !
Surtout en matière d'amour.

L O G O G R Y P H E.

De la Grèce, lecteur, je tiens mon origine,
Je suis Grec en un mot, nul n'en pourroit douter,
Puisque ainsi mon nom se termine :
Quoiqu'il en soit, à bien compter,
Je n'ai qu'un pied ; il n'en faut pas omettre
Que très-souvent il vaut deux ;
C'est ici que tu dois t'attacher à la lettre ;
Ne me cherche pas loin, je suis devant tes yeux.

C H A R R A D E.

Mon premier offre aux yeux un tapis de verdure.
Mon second est de l'ame un miroir bien trompeur.
L'on a vu maint auteur,
En composant mon tout se mettre à la torture,
Pour captiver l'esprit de son lecteur.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Hameçon. — Celui du Logogriphe est : *Bourse*. —
Celui de la Charrade est : *Etoile*.

